

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS, VOISINE...

LA gentille fillette que vous avez-là, Voisine, fraîche et rose comme une pêche, vive comme l'oiseau, habile à tourner l'omelette et bonne jardinière il semble ! J'ai plaisir à la voir bêcher, sarcler, repiquer de si bonne grâce sitôt que le jour frappe à la fenêtre. Regardez un peu votre potager, tout verdoyant et gras de beaux légumes ; mirez-vous dans les cuivres de cette cuisine, sentez le parfum du fruitier bien tenu où pas une pomme ne pourra... n'est-ce pas à cette enfant que vous devez la bonne façon de la maison depuis que le rhumatisme vous a mis à la retraite ? Car nous voici de vieilles femmes ankylosées, Voisine, et force nous est de recourir à l'aide de la jeunesse.

Plait-il ?... Vous eussiez préféré que votre fille ne fût point si bonne ménagère ? Vous souhaitiez en faire une artiste ?... Grand bien vous fasse ! La chère petite l'a échappée belle ! Les artistes, voyez-vous, ça ne se fait pas. C'est comme le « bouquet » du vin, ça veut la perfection. Et dame, vous savez, exception et perfection font rime riche ! Allez, ne regrettez rien. Votre fille a manqué son diplôme pour une vêtulle, mais elle n'en sait pas moins goûter le charme d'un beau livre... ; hier soir, sous la lampe, elle lisait Jocelyn, elle n'est pas « douée », comme on dit, pour la musique, mais elle s'enchantait de celle du vent dans les feuilles.

Son âme claire et franche ne connaîtra pas l'amertume des faux succès et des absurdes vanités qui gâchent tant de jeunesse ; vous la verrez s'épanouir à vos côtés selon ses goûts qui sont les meilleurs parce qu'ils sont naturels, ceux d'une femme intelligente et bonne, sensible à l'infinie beauté de la nature, mais assez sage pour ne pas méconnaître l'agrément, la nécessité d'une maison aux murs nets, où le rôti fleure bon à l'heure du repas et où sourit le plaisir de vivre !

Foin des pianoteuses, des peintres couleur de rose et de l'art en carton-pâte, faites une bonne femme de votre fille, Voisine, et nous lui trouverons un bon mari !
L'Effeuilleuse.

N'annoncez pas ! — Madame est-elle à la maison ?
— Oui, monsieur, vous la trouverez au salon ; veuillez y entrer.

— Mais il me semble que vous devriez m'annoncer.
— Je le veux bien, monsieur ; mais alors je ne réponds pas que madame soit à la maison.

Vers le suicide :

Monsieur. — Il m'est venu, ce matin, une idée.

Madame. — Bah !

— Voici venir l'ouverture de la chasse ; je vais me payer un bon fusil.

— Mais, tu en as un, celui de l'an dernier ?

— Mais c'est un fusil d'amateur, un fusil à... mineaux ! Je veux une arme sérieuse, pour le gibier à poil, pour la grosse bête !

— C'est ça..., pour te blesser !



CLLI FARCEU DE PETENQUIEN

(Patois d'Aigle)



EN étai on têt terriblio ! N'avai ein teta que di dieuzéri, et n'étai dzoieu que quan l'avaivé atrapâ on daderidou ou n'a pouëra choûma.

L'è lhi qu'avai fé medzi du tsin retî à ce fin mor dé Pacot, on dzor que l'étai von à la tsaffe, que lo Pacot l'a todzor sotenu que cein l'âi avai fé manquâ na lâivra, pô cein que l'a dû s'arretâ de merî por... vo mè compréindé !

L'è lhi assebin qu'avai boueta, au mâitin de tsemin, dévan la fordze, on fer à tsevu sortiin de fû por que Pincette le ramâssé. (L'étai retzo, cé vilhio, mâ pequâve têt parâi têt cein que n'étai ne trau tsand, ne trau pèsan.)

L'étai lhi égalamein que recommandâvé de ne pas fère tant de peuffa à clli pouë choûlon de Verzatze, que navattâvé dein on got, on dzo de rioula.

Mon Pétenquien a z'u, on iâdzo, l'idée de covâ, mâ lé felhies ne volioint rein ouëré, cà l'avai tant crouie leinvoué et savai tant bein le dessuyi que l'en avon toté pouâiré. L'âi a falliu sé conteinta de la Djanette, qu'étai on pou endormiâ, ma bouenne quemein le pan, quan lé bon. L'on fé la noce, et, au repé, l'on tant ri que l'âi avai lo rio pè lo pâilo.

Pouâi, quemein la Djanette avai quoque ardzein, l'on volliu fère on tor de nocé, tant qu'à Dzenèva, et l'on modâ à Velanauve, preindre le bateau. Mâ Pétenquien l'étai dza chou dé sa fenna ; te la lassa sù l'einbarcadère (quemein dion) et fâ seimblan d'allâ devesâ à capetaino. En revegnien, prein on avi capot po dere :

— Quemein faut-é fère ? L'âi n'â plus que n'a pliace sù lo bateau ?

Et la pouëra modze de repondre, lou dou man sou son feudar :

— Va pire cholet, mon Vincent, t'é que te n'â pa pouaive de l'évoué. E. R.

MA MAMAN ET MA FEMME

(Suite.)

Suzette. — Oh ! une visite rudement longue...

Mme Morel. — Ah, ils resteront quelques jours avec vous ?

Suzette. — Quelques jours, oui, toujours...

Mme Morel. (Stupéfaite). — Le jeune ménage n'habitera jourtant pas ici ?

Suzette. — Mais, bien sûr ! Où voulez-vous qu'il aille ?

Mme Morel. — Faites son nid ailleurs. Les oiseaux, quand les plumes leur ont poussé, quittent leurs parents et bâtissent un autre nid pour le nouveau ménage. Prenons exemple sur eux !

Suzette. — Oh, vous arrangez bien les mamans. On ne dirait pas que vous en êtes une.

Mme Morel. — Mais, c'est justement parce que j'en suis une que je parle ainsi. Tous mes enfants

auraient voulu m'avoir avec eux, mais j'aime mieux être seule. Les jeunes ont leurs habitudes, les vieilles ont les leurs. C'est quelquefois pénible, la solitude, mais c'est si bon, l'indépendance. Je vais où je veux, je reçois qui je veux.

Suzette. — Oh, ça va bien quand on a la santé...

Mme Morel. — Eh bien, quand on est malade, nos enfants peuvent venir nous soigner. — C'est votre fils qui a désiré vivre ici ?

Suzette. — Oh, je ne lui ai pas demandé son opinion. Cette maison est à nous. Mon mari l'a eue au partage. Elle a été bonne pour nous ; est-ce qu'elle n'est pas bonne pour mon fils et... sa femme ?

Mme Morel. — Oui, certainement, s'ils y étaient seuls...

Suzette. (Vivement). — Alors, c'est moi qu'il faudrait que je m'en aille ?

Mme Morel. — Non, au contraire, les vieux gardent le vieux nid ; c'est leur place et c'est leur devoir, mais les jeunes en bâtissent un nouveau. — Vous n'avez pas un second appartement, une seconde cuisine ?

Suzette. — Oh, c'est bien sûr que, s'il le fallait, on pourrait toujours s'arranger autrement. Mais, est-ce qu'on a besoin de deux cuisines, rien que pour les trois ?

Mme Morel. — Ce serait préférable, ma chère Suzette, car c'est là que votre bru aura ses idées et vous les vôtres, et, si l'une ne cède pas, ce seront des discussions pénibles à tout propos.

Suzette. — Auguste a l'habitude des bons petits plats que je fais mijoter pour lui. Jamais cette... sa femme ne saura lui en faire de pareils.

Mme Morel. — La pauvre petite !

Suzette. — C'est ça, plaignez-la, à présent. Elle sera tant malheureuse : rien de ménage à faire, puisque c'est moi qui m'en occuperai. Elle pourra jouer à la dame, dormir le matin, se promener le tantôt ; et puis, plus tard, je serai bonne pour garder les gamins. On sait bien à quoi servent les grand'mamans.

Mme Morel. — Ça me navre de vous entendre parler ainsi. Croyez-en ma vieille expérience : Suzette, vous serez tous malheureux ici, vous, parce que vous perdrez votre indépendance, votre belle-fille, parce qu'elle ne sera pas maîtresse chez elle et votre fils, parce qu'il sera pris entre vous deux et qu'il ne saura pas que faire pour bien faire et pour plaire à sa femme sans blesser sa mère...

Suzette. — Que me dites-vous là ?

Mme Morel. — Oh, je sais ce que c'est : j'ai un fils. On perd beaucoup quand ils se marient. Les filles nous reviennent toujours, les garçons quelquefois. Si vous voulez conserver l'affection du vôtre, faites le beau geste, Suzette, réparez votre seconde cuisine et donnez aux tourtereaux le petit nid du second étage. Votre fils travaille en ville, votre belle-fille a d'autres habitudes. Continuez votre petit train toute seule. Vous êtes forte, vaillante. Si vous êtes malade, les jeunes vous soigneront. Invitez-les quelquefois, allez leur faire visite souvent, mais laissez-leur faire leurs expériences. Vous serez bien plus heureuse, et eux aussi.

Suzette. (Bouleversée). — Monteh, monteh, vous me remuez tout mon commerce. L'appartement d'en-haut, il a une chambre de moins, et puis, il est mansardé.

Mme Morel. — Qu'est-ce que ça peut bien faire ! Les amoureux ne sont pas si exigeants. Le bon-